

Sous la direction de
Martine Béland et Myrtô Dutrisac

Weimar
ou l'hyperinflation
du sens

Portraits et exils

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Martine Béland

La baïonnette, la plume et le marteau

Ernst Jünger, figure de l'intellectuel formé au combat

Ce chapitre propose le portrait d'une certaine jeunesse allemande sous la république de Weimar, à travers l'étude de la position philosophique de l'une de ses figures de proue : le jeune intellectuel de droite qu'était Ernst Jünger (1895-1998). Essayiste, romancier, diariste, pamphlétaire, entomologiste, Jünger est auteur d'une œuvre immense et variée, écrite sur près de 80 années. Fait remarquable, cet auteur allemand qui a joui d'une grande réception en France et qui a eu droit à de nombreuses traductions françaises de ses ouvrages, a réussi à faire reconnaître son importance autant à gauche qu'à droite du spectre politique. On a ainsi pu lire récemment, au début d'un ouvrage critique envers l'image littéraire de Jünger, qu'« [i]l est entendu que l'on a affaire à une figure de premier plan et à une œuvre majeure de ce temps¹ », tout comme on lisait déjà, à la première page d'une revue provenant de la droite littéraire française publiée un an après le centenaire de l'auteur, que « [l]e XX^e siècle est le siècle où le prix Nobel n'a pas été attribué à Ernst Jünger². » Chose certaine, Jünger fut un témoin de premier plan des événements qui ont marqué l'Allemagne de la première moitié du XX^e siècle, lui qui a servi comme soldat dans les tranchées de la Grande Guerre, qui a écrit pendant l'entre-deux-guerres de nombreux récits sur son expérience du front et qui a servi comme officier d'occupation pendant la Seconde Guerre mondiale. L'examen de cette figure

¹ Michel Vanoosthuyse, *Fascisme et littérature pure. La fabrique d'Ernst Jünger* (Marseille, Agone, 2005), p. 19. Je tiens à remercier l'un des évaluateurs du manuscrit pour ses commentaires sur ce chapitre.

² Alain de Benoist, « Ernst Jünger », introduction au numéro éponyme de la revue *Nouvelle école* (n° 48, Paris, éd. du Labyrinthe, 1996), p. 1.

intellectuelle paraît donc incontournable dans le cadre d'une étude sur le régime intellectuel weimarien.

Après la Première Guerre mondiale, Jünger troqua la baïonnette contre la plume comme arme de choix. De 1919 à 1933, il écrivit plus d'une centaine d'articles politiques dans des revues et des journaux nationalistes de droite et d'extrême droite, tels que *Die Standarte*, *Arminius*, *Widerstand*, *Deutsches Volkstum* et même le *Völkischer Beobachter*. Il assura par ailleurs en 1925 la coresponsabilité de la revue *Standarte. Wochenschrift des neuen Nationalismus*³. Pendant l'entre-deux-guerres, la pensée de Jünger est représentative de l'état d'esprit de la jeune génération allemande qui trouva dans la Grande Guerre une expérience stigmatisante, mais formatrice. C'est dans la violence du combat armé que cette génération vécut son premier engagement pour la nation. Sous la république de Weimar, cette jeunesse se joignit à des regroupements d'anciens soldats et forma des ligues de jeunes nationalistes, comme la *Bündische Jugend* qui comptait 100 000 membres et qui s'exprimait dans la revue *Die Kommenden*, coéditée par Jünger de 1930 à 1931⁴. Ces ligues, ces regroupements et leurs revues de droite et d'extrême droite rejetaient en bloc la nouvelle république allemande et le traité de Versailles. Le ton et le contenu de nombreux articles publiés dans ces revues militantes visaient un résultat précis : la mobilisation de la jeunesse dans un mouvement de combat permanent, contre la république naissante. Dans une

³ Cette revue prit la relève de *Die Standarte*, qui était le supplément théorique du Stahlhelm, l'Union des soldats du front, fondée en 1918. L'œuvre journalistique de Jünger a été réunie en 2001 : S. O. Berggötz (dir.), *Ernst Jünger. Politische Publizistik 1919-1933* (Stuttgart, Klett-Cotta, 2001). Une bibliographie de la littérature journalistique de Jünger est en outre disponible sur le site Internet <www.juenger.org>. Une anthologie thématique et une analyse de cette dimension de l'œuvre jüngerienne ont été offertes par Bruno W. Reimann et Renate Haßel dans *Ein Ernst Jünger-Brevier. Jüngers politische Publizistik 1920 bis 1933. Analyse und Dokumentation* (Marbourg, BdWi Verlag, 1995).

⁴ Cf. Georges Castellan, *L'Allemagne de Weimar, 1918-1933* (Paris, Armand Colin, 1972 [1969]) et Klaus Theweleit, *Male Fantasies*, vol. 2 : *Male Bodies. Psychoanalyzing the White Terror* (trad. S. Conway, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987).

préface de 1930, Jünger écrivait en ce sens que le temps des discussions était passé : maintenant était venu le temps des luttes⁵.

Étudier le thème de la guerre
dans les écrits de jeunesse d'Ernst Jünger

Au cours des quinze dernières années, l'histoire des idées s'est penchée sur l'analyse du discours militant d'Ernst Jünger dans les deux décennies d'après-guerre et de son engagement en tant qu'essayiste et pamphlétaire critique de la république de Weimar⁶. Dans le monde anglophone, l'Américain Jeffrey Herf est l'un des premiers à s'être intéressé au « modernisme réactionnaire » des tenants de la Révolution conservatrice. En raison de ce qu'il appelait son « réalisme magique » et sa symbolique de la machine, Herf classait le jeune Jünger au sein de cette mouvance de droite et d'extrême droite dont les contours, ainsi que l'a montré le sociologue allemand Stefan Breuer, étaient divers⁷. Bien qu'incomplète, l'étude de Herf ouvrait des pistes, car une analyse

⁵ « Ce livre n'est pas pensé comme une explication avec le libéralisme, car l'époque au cours de laquelle le nationalisme pouvait apprendre de ces discussions est désormais révolue. Il est au contraire exclusivement prévu pour cette jeunesse allemande qui connaît non seulement sa responsabilité, mais aussi le devoir qui réussit à positionner ce sentiment de responsabilité de telle manière qu'il puisse déterminer la vie allemande » (Jünger, préface à *Krieg und Krieger*, Berlin, Junker und Dünnhaupt Verlag, 1930, p. 5; je traduis).

⁶ Deux études récentes provenant de germanistes français se sont intéressées aux essais militants et aux écrits de guerre jüngériens. Dans le champ de la philosophie politique, Jean-Luc Evard (*Ernst Jünger. Autorité et domination*, Paris, éd. de l'Éclat, 2004) a étudié le discours révolutionnaire mais conservateur de Jünger dans son œuvre complète, afin de comprendre comment Jünger, d'abord « partisan d'une autorité "totale" » (p. 10), a pu en venir à se détourner du régime totalitaire allemand. Parallèlement, dans le champ des études littéraires allemandes, M. Vanoosthuyse (*Fascisme et littérature pure, op. cit.*) a cherché à comprendre les mécanismes ayant fait que la figure de Jünger soit passée de celle d'un essayiste fasciste à celle d'un écrivain mondialement reconnu.

⁷ Cf. S. Breuer, *Anatomie de la Révolution conservatrice* (trad. O. Mannoni, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1996 [1995]); et J. Herf, *Reactionary Modernism. Technology, Culture, and Politics in Weimar and the Third Reich* (Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1984), p. 82-83.

de la pensée jüngerienne pendant l'entre-deux-guerres restait à faire. Elle fut entreprise notamment dans le monde francophone, par le germaniste Louis Dupeux. En retraçant le parcours intellectuel du jeune Ernst Jünger, Dupeux décrit la recherche politico-métaphysique de celui qui se réclamait d'un « nouveau nationalisme » en faveur d'une « révolution allemande »⁸. Comme Herf avant lui, Dupeux s'intéressait ainsi primordialement aux écrits jüngeriens des années 1930, de loin les plus connus de son corpus de jeunesse : *Le Travailleur* (1932) et *La mobilisation totale* (1930). Mais dans le contexte de ces études, les écrits de Jünger sur la guerre étaient mis de côté. Pourtant, pour comprendre comment « la quête intellectuelle de “savoir total” et le combat *politique* pour des solutions “totales” » ont pu mener Jünger « du côté “fasciste”⁹ » de la Révolution conservatrice, il faut précisément revenir à son « soldatisme » — et donc à ses écrits de guerre.

Nous aimerions montrer dans les pages qui suivent comment l'expérience de la guerre des tranchées a marqué Jünger au point de former et d'informer sa pensée telle qu'elle s'est exprimée sous Weimar. Mais plutôt que d'examiner ses textes en fonction du contexte social et politique, nous proposons une interprétation de la philosophie du jeune Jünger sous Weimar en scrutant plus précisément son amalgame de vitalisme nietzschéen et d'idéalisme romantique. Ce chapitre veut ainsi examiner une pensée en formation, de manière à cerner l'expérience fondamentale, existentielle et philosophique, dont l'œuvre très prolifique de Jünger sous Weimar est un écho. Une telle étude donne à comprendre la fascination pour le combat, l'appel aux armes et le rejet de la République qui ont animé une grande part de la jeunesse allemande dans l'entre-deux-guerres. Elle permet aussi d'étudier l'un des possibles de la figure de l'intellectuel sous Weimar : en tant qu'il rejetait le régime en place à partir d'une position de droite — autant par un appel au combat que par une

⁸ Cf. L. Dupeux, « Le “nouveau nationalisme” d'Ernst Jünger, 1925-1932. Du soldatisme à la “Totalité” politico-métaphysique » (*Études germaniques*, vol. 51, 1996, p. 599-625).

⁹ L. Dupeux, *op. cit.*, p. 623.

quête métaphysique —, le possible intellectuel exemplifié par Jünger est des plus complexes, mais aussi, peut-être, des plus allemands¹⁰. En outre, une telle étude rappelle un facteur qui ne doit pas passer inaperçu dans les études weimariennes, à savoir l'omniprésence de la référence à la guerre et aux combats armés dans les discours publics.

À se fier aux récits de guerre de Jünger, la République était condamnée d'avance : les anciens soldats, encore jeunes, attendaient impatiemment leur prochain combat. En 1930, les auteurs ayant participé à un collectif dirigé par Ernst Jünger, *Krieg und Krieger* (*Guerre et guerrier*), parlaient déjà de la première Guerre mondiale et reconnaissaient que « la guerre est l'événement qui a donné un visage à notre temps¹¹. » *Krieg und Krieger* se présentait en quelque sorte comme la réponse belliciste et révolutionnaire-conservatrice à l'essai antimilitariste publié en 1924 par le pacifiste Ernst Friedrich, *Krieg dem Kriege* (*Guerre aux guerres*). Recueil de photographies et collage de citations et de témoignages sur les horreurs de la Première Guerre mondiale, *Krieg dem Kriege* fut écrit en quatre langues (allemand, français, néerlandais et anglais) afin de rejoindre le plus grand nombre possible de lecteurs. Le message de Friedrich était clair : contre la glorification « en vers et en prose » de la guerre par les « poètes bourgeois » et les « écrivains prolétaires », il souhaitait montrer, par des paroles claires et des photographies crues, que la guerre n'est qu'un cruel « massacre d'hommes¹² ». Pour transmettre son message pacifiste,

¹⁰ C'est du moins ce que suggère Louis Dupeux : « La “Révolution conservatrice”, dont Jünger devint l'une des figures de proue, fut très évidemment l'une des principales traductions idéologiques successives de cette quête “allemande” du savoir total... » (*op. cit.*, p. 623).

¹¹ E. Jünger, préface à *Krieg und Krieger* (*op. cit.*), p. 5, je traduis (l'allemand se lit : « *der Krieg ist das Ereignis, das [sic] unserer Zeit das Gesicht gegeben hat* »). C'est dans cet ouvrage que parut pour la première fois l'essai bien connu de Jünger intitulé « La mobilisation totale » (*Die totale Mobilmachung*). Le titre du recueil, *Krieg und Krieger*, reprend par ailleurs le titre de l'essai du frère cadet de Jünger, Friedrich Georg Jünger, publié en ses pages.

¹² Les citations de cette phrase proviennent d'E. Friedrich, *Krieg dem Kriege* (Francfort, éd. Zweitausendeins, 1991, éd. conforme à l'éd. originale de 1924), p. 15.

Friedrich employait une méthode multigraphique : photographies, collages et typographies variées. Or, Jünger allait précisément reprendre ce procédé quelques années plus tard : une même méthode servit donc à véhiculer deux messages diamétralement opposés.

Ernst Jünger participa à deux ouvrages graphiques au début des années 1930¹³. Ces livres procédaient à une esthétisation de la guerre (photographies de soldats, d'émeutes, de tranchées...), de la vitesse (clichés de voitures de courses, de chevaux en furie...) et de prouesses techniques modernes (images d'avions, de navires de guerre...) tout à fait dans l'esprit du futurisme italien. Walter Benjamin avait d'ailleurs condamné l'esthétisation du combat véhiculée par ces deux ouvrages. Dans sa critique du collectif dirigé par Jünger, publiée dans la revue *Die Gesellschaft* en 1930, Benjamin soulignait qu'un « mysticisme profond » et « dépravé » animait ses auteurs. Rappelant des idées avancées déjà par Ernst Friedrich en 1924, Benjamin notait que l'ouvrage dirigé par Jünger était « [l]e symptôme d'une exaltation juvénile qui débouche sur un culte, une glorification de la guerre [...]. Cette nouvelle théorie de la guerre, qui porte au front la marque de son origine la plus furieusement décadente, n'est rien d'autre qu'une transposition débridée des thèses de *l'art pour l'art* au domaine de la guerre¹⁴ ». Les ouvrages photographiques auxquels participa Jünger donnent raison au verdict de Benjamin. À l'opposé de cette esthétisation du combat, le manifeste pacifiste d'Ernst Friedrich publiait des photographies de mutilés de guerre, des tableaux de statistiques sur les morts, les maladies et les destructions entraînées par les combats de 1914-1918, des photographies

¹³ L'un en 1931, sous la direction de Ferdinand Bucholtz : *Der gefährliche Augenblick. Eine Sammlung von Bildern und Berichten (200 Seiten mit über 100 Abbildungen)* (Berlin, Junker und Dünhaupt Verlag), dont il écrit l'introduction; et l'autre en 1933, publié avec Edmund Schultz : *Die Veränderte Welt. Eine Bilderfibel unserer Zeit* (Breslau, Wilhelm Gottl. Korn Verlag).

¹⁴ Les trois dernières citations proviennent de W. Benjamin, « Théories du fascisme allemand. À propos de l'ouvrage collectif *Guerre et guerriers*, publié sous la direction d'Ernst Jünger », 1930 (dans W. Benjamin, *Œuvres*, trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, t. 2, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2000), p. 199, 199 et 201.

d'exécution, de fosses communes, de charniers, de champs dévastés... Autrement dit, le livre de Friedrich procédait à une *désesthétisation* de la guerre. Mais que l'on se tourne vers les intellectuels bellicistes, anarchistes ou pacifistes, il est manifeste que la Grande Guerre fut une expérience déterminante pour la philosophie et l'engagement politiques des intellectuels allemands, peu importe leur camp.

Ernst Jünger a consigné et analysé son expérience de la guerre dans ses journaux, ainsi que dans une dizaine d'essais publiés immédiatement après la Première Guerre mondiale. Nous plongerons directement dans son œuvre, au moyen de l'analyse d'un essai dense et incontournable : *La guerre comme expérience intérieure* (1922). Ce texte que Jünger écrivit à 27 ans révèle toute la beauté de sa plume ainsi que la force de ses descriptions — une force à laquelle le lecteur doit pourtant savoir résister, d'autant plus qu'elle sait provoquer un ébranlement qui, comme le souhaitait Jünger, peut difficilement laisser indifférent.

La guerre comme expérience de jeunesse

Ernst Jünger écrit dès sa première jeunesse. L'adolescent qui publiait des poèmes au retour de ses pérégrinations à travers la campagne allemande sera toutefois rapidement marqué par une expérience radicalement autre que celle inspirée par le romantisme dix-neuviémiste : celle du combat armé dans un conflit d'une envergure inégalée. Dès 1913, à dix-sept ans, Jünger fuit le confort bourgeois de la maison familiale pour s'enrôler dans la Légion étrangère française en mentant quant à son âge. Ayant signé un contrat de cinq ans, il s'embarque pour l'Algérie, mais il est rapidement rapatrié par voie diplomatique grâce à son père qui refuse de perdre l'aîné de la famille. Toutefois, le 1^{er} août 1914, alors que l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, Jünger s'engage à nouveau, cette fois comme volontaire dans la *Kaiserliches Heer*. Devenu lieutenant, il passera toute la Grande Guerre aux premières lignes de combat, vivra de longs mois dans les tranchées, recevra de nombreuses blessures et sera finalement

décoré, le 22 septembre 1918, de l'Ordre pour le Mérite. Haute décoration militaire créée par Frédéric II de Prusse en 1740 et abolie par Hitler, l'Ordre pour le Mérite était généralement décerné à des officiers de grades supérieurs, et non à de simples — et jeunes — lieutenants comme l'était Jünger¹⁵.

Il faut noter que c'est d'un tout jeune homme dont il est ici question : à la fin de la guerre, Jünger n'a en effet que 23 ans. Si c'était plutôt par envie d'aventure et de défi, et non par pur bellicisme, que le jeune Jünger s'était enrôlé comme soldat, l'officier Jünger, dans les années 1920, développe ce que certains ont appelé à l'époque une « mystique de la guerre¹⁶ ». Les livres qu'écrivit Jünger sous Weimar sont tout entiers traversés par l'expérience du combat, par la vue du sang et par la proximité de la mort. Pour une génération allemande formée à l'école du romantisme, frappée par la lecture de Nietzsche et marquée par la guerre, la proximité de la mort permettait paradoxalement d'échapper à une autre mort, celle qu'Anaïs Nin appelait alors « l'hibernation ». Cette mort « vivante » est l'existence douceuse offerte par la vie bourgeoise moderne, une vie si plate qu'elle cèle une mort de l'esprit et de la force humaine. En 1931, Anaïs Nin résume cette perspective dans une entrée de son journal : « Vous vivez ainsi, à l'abri, dans un monde délicat, et vous croyez vivre. Vous lisez alors un livre [...], ou bien vous faites un voyage [...], et vous vous apercevez que vous ne vivez pas, que vous hibernez. » L'hibernation « apparaît comme une maladie inoffensive. Monotonie. Ennui. Mort. Des millions vivent ainsi (ou meurent ainsi) à leur insu. Ils travaillent dans des bureaux. Ils conduisent une voiture. Ils pique-niquent en famille. Ils élèvent des enfants. Il se produit alors un traitement de choc, une personne, un livre, une chanson, et cela les éveille et les sauve de la mort¹⁷. »

¹⁵ Cf. Jünger, *Orages d'acier. Journal de guerre*, 1920 (trad. H. Plard, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1970), note du traducteur de la page 439.

¹⁶ W. Benjamin, « Théories du fascisme allemand », *op. cit.*, p. 199 et 200.

¹⁷ Les deux dernières citations proviennent d'Anaïs Nin, *Journal (1931-1934)* (trad. M.-C. van der Elst, Paris, Stock, coll. Le livre de poche, 1969), p. 21. Cette

La Grande Guerre fut un tel traitement de choc : pour Jünger, l'expérience intérieure de la guerre entraîne une révélation qui peut sauver l'individu de la mort bourgeoise. Le diagnostic qui reconnaît au combat une puissance salvatrice n'était toutefois pas nouveau : il renvoie au vitalisme de type nietzschéen. Dans ses essais de jeunesse sur les Grecs, notamment, Friedrich Nietzsche décrit la dimension essentiellement agonistique et combative de la vie et de la culture humaine¹⁸. Jünger pousse ce raisonnement à sa dernière limite, lorsqu'il suggère que la guerre entraîne un retour intégral à la vie. La guerre permet d'apprécier la vie jusque dans sa superfluité, son immédiateté ou son raffinement. « [S]eul qui connaît la nuit peut apprécier la lumière », écrit l'ancien soldat. Il poursuit ainsi : « Nous le devons à la guerre, ce besoin de plonger les fibres les plus infimes de notre être dans la vie, pour l'appréhender dans sa splendeur intégrale. [...] J'éprouve alors que l'existence est ivresse et la vie, la vie sauvage, folle, brûlante, une prière de ferveur¹⁹. » Le vitalisme nietzschéen a ainsi pu donner un schéma interprétatif pour penser le combat et en ordonner — ou du moins, en assimiler — l'expérience.

Pour Jünger, la guerre réveille l'individu somnolent, l'individu en hibernation, pour lui montrer l'infinité des rapports possibles à la vie. Il écrit en 1922 : « Je suis entré dans cette guerre en fils d'une époque totalement imbue de la matière, en citoyen des grandes villes, froid et précocement mûri, le cerveau poli en cristaux d'acier par le commerce des sciences naturelles et de la

prise de conscience est paradigmatique dans l'entre-deux-guerres. Pour n'en citer qu'un autre exemple, c'est le même processus qui est déclenché chez le personnage de Jean-Paul Sartre dans *La nausée* (1938) : l'écoute d'un air de jazz, *Some of These Days*, se révèle une véritable expérience fondamentale pour Antoine Roquentin (*La nausée*, Paris, Gallimard, coll. Le livre de poche, p. 37-39).

¹⁸ Cf. Nietzsche, « L'État chez les Grecs », 1870, et « La joute chez Homère », 1872 (trad. M. Haar et M. B. de Launay, dans Nietzsche, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, éd. Colli et Montinari, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1990).

¹⁹ Les deux dernières citations proviennent d'Ernst Jünger, *La guerre comme expérience intérieure*, 1922 (trad. F. Poncet, Paris, Christian Bourgois, 1997), p. 110; dorénavant cité « GEI », suivi de la page.

littérature moderne. La guerre m'a profondément changé, comme elle l'a fait, je crois, de toute ma génération²⁰.» Ce qu'a décrit Anaïs Nin par la métaphore de l'hibernation, c'est l'état d'esprit de cette génération sous Weimar, que le conflit de 1914-1918 est venu confronter à des situations-limites de l'existence humaine, aux antipodes des conditions de vie bourgeoises. La guerre comme expérience intérieure fut une véritable révélation de la dimension spirituelle et éternelle de l'existence, une expérience fondamentale qui est venue confirmer et amplifier l'antimodernisme d'une génération confrontée à la technicisation des modes de vie, de production et de communication. C'est cette révélation que Jünger a décrite ainsi : « l'on se doute aussi que tout ce qui nous entoure est empreint, plutôt que de rationalité lumineuse, d'un *mystère touffu*, et cette prise de conscience est un premier pas dans une direction toute nouvelle. Nous avons *repris contact avec le sol*, puissions-nous [...] recouvrer à ce contact notre force pleine et entière²¹. » Entrevoir un mystère plutôt que posséder un savoir; toucher directement le sol plutôt que de passer par la médiation du confort bourgeois : ces thèmes nous permettent d'atteindre le fond de la question, à savoir la dimension proprement philosophique de l'expérience de Jünger et de son œuvre littéraire sous Weimar.

Dans l'entre-deux-guerres, outre son activité journalistique, Jünger publie son journal de guerre, *Orages d'acier* (1920), ainsi que divers ouvrages imprégnés par l'expérience du front : *La guerre comme expérience intérieure* (1922), *Lieutenant Sturm* (1923), *Feu et sang* (1925), *Le boqueteau 125* (1925), *Le cœur aventureux* (1929)²², *La mobilisation totale* (1930), *Le visage de la guerre mondiale* (1930), *Sur*

²⁰ GEI, p. 129-130.

²¹ GEI, p. 130; je souligne.

²² Jünger a publié en 1938 une deuxième version de ce livre, qui est une réécriture complète de l'ouvrage de 1929. Jünger a toujours énormément retravaillé ses textes au fil des ans, et l'édition la plus récente d'*Orages d'acier*, par exemple, est fort différente de l'édition de 1920. Pour ce seul texte, Jünger avouait qu'il en avait fait plus de cinquante révisions (E. Jünger, correspondance de février 1960 citée par J.-L. Evard, *op. cit.*, p. 272). Les variantes propres aux différentes éditions ont été étudiées par Ulrich Böhme dans *Fassungen bei Ernst Jünger* (Meisenheim am Glan, A. Hain, 1972).

le danger (1931) et enfin *Le Travailleur* (1932). Quant à la dimension philosophique de l'expérience intérieure de la guerre et à son effet sur la pensée jüngérienne sous la république de Weimar, le plus révélateur de ces ouvrages demeure *La guerre comme expérience intérieure*²³. Avec ce livre, Jünger dit vouloir faire sa « paix avec la guerre, la considérer comme une chose qui a toujours existé, qui est en nous, la peeler de toute écorce de représentations pour dégager la chose en soi²⁴. » Cette phrase révèle que le travail de pensée entamé ici par Jünger se situe à un niveau philosophique. Ce travail de purification entrepris par un jeune homme qui n'a pas trente ans prend la forme d'un effort de clarification d'une expérience fondamentale de l'existence humaine, définie comme étant son expérience la plus profonde, la plus intime, car la plus proche de « l'homme primitif²⁵ ». Ce qui ressort de ce travail est un unique mélange de nietzschéisme et d'idéalisme : c'est sur cela que nous nous pencherons maintenant.

Le nietzschéisme jüngérien

L'historien des idées David Ohana a bien cerné l'effet de la pensée nietzschéenne sur le jeune Jünger : « Dès lors que Jünger fusionna son interprétation de Nietzsche avec sa propre attirance esthétique pour la guerre et avec son expérience des tranchées, il n'était plus un auteur parmi d'autres écrivant sur la guerre : il était devenu son partisan le plus enthousiaste²⁶. » Jünger a parfaitement assimilé et réaffirmé des dimensions fondamentales de la pensée nietzschéenne, notamment le vitalisme, l'affirmation de la volonté de puissance, la représentation de l'Un originaire (ou de l'être) comme souffrance et création-destruction, et même la définition

²³ Première édition : *Der Kampf als inneres Erlebnis*, Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1922.

²⁴ GEI, p. 93-94.

²⁵ GEI, p. 42.

²⁶ D. Ohana, « Nietzsche and the Fascist Dimension. The Case of Ernst Jünger » (dans J. Golomb et R. S. Wistrich [dir.], *Nietzsche, Godfather of Fascism? On the Uses and Abuses of a Philosophy*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2002), p. 272; je traduis.

de la communion dionysiaque avec l'être²⁷. Mais à cette compréhension toute nietzschéenne de la vie, se greffe une dimension proprement *jüngérienne*, à savoir un idéalisme qui semble plus précisément redevable au romantisme latent de Jünger et à son antimodernisme, ainsi qu'à son expérience de la guerre. Celle-ci lui a révélé une chose essentielle, à savoir que même au moment du déchaînement complet de la matière, il subsiste une force ou une volonté (que Jünger appelle de manière équivoque « l'idée²⁸ ») qui convainc les individus de faire fi de la matière (et aussi d'eux-mêmes comme matière) pour qu'ils se sacrifient entièrement à une cause non matérielle. C'est ce que révèle le fait que le soldat est toujours poussé à aller plus avant dans le combat et non à reculer, alors que le feu des armées menace pourtant directement son corps et sa vie propres. Voilà pourquoi la situation du soldat des tranchées est révélatrice pour Jünger. Alors qu'il baigne dans l'horreur et le sang, mais qu'il fonce malgré tout tête baissée vers les lignes ennemies, c'est-à-dire vers sa mort, le soldat n'est plus qu'un « conglomérat d'angoisses²⁹ ». Ce soldat soulève une question capitale, que Jünger formule ainsi : « dans ces ténèbres où règne sans partage un sentiment d'angoisse dont on a peine à se faire idée, qu'est-ce qui peut encore pousser l'homme en avant³⁰ ? » Pourquoi le soldat des tranchées poursuit-il une guerre qui lui laisse deviner la proximité de sa propre mort ? La réponse de Jünger est sans équivoque : « le fait même [que le soldat] persiste à se mouvoir démontre qu'il a derrière lui *une volonté supérieure*. Que l'homme ne la ressente pas, que tout ce qu'il a de personnel s'y oppose, montre à quel point cette volonté doit être puissante³¹. » Cette volonté est la volonté de vie qui s'affirme sous la forme d'une volonté de puissance, ou d'accroissement incessant de la puissance — voilà la dimension proprement nietzschéenne de la pensée du jeune Jünger. Celui-ci est résolument nietzschéen

²⁷ L'on peut consulter à cet égard l'ouvrage consacré par Reinhard Wilczek à la réception *jüngérienne* de Nietzsche : *Nibilistische Lektüre des Zeitalters. Ernst Jüngers Nietzsche-Rezeption* (Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 1999).

²⁸ GEI, p. 134.

²⁹ GEI, p. 145.

³⁰ GEI, p. 144.

³¹ GEI, p. 145; je souligne.

lorsqu'il croit que l'impulsion vitale première en l'individu est volonté de puissance, c'est-à-dire volonté d'extension et de croissance de la puissance, *avant* que d'être lutte pour la conservation de soi³².

Mais si la guerre a ainsi révélé à Jünger que l'existence des individus « n'appartient pas à leur personne », il en conclut toutefois que leur existence appartient « à l'idée ». D'où provient ce recours à la notion d'« idée » ? Voilà qui dépasse le langage purement nietzschéen. Pourquoi Jünger emploie-t-il un vocabulaire hégélien — ou romantique —, en écrivant par exemple que la Première Guerre mondiale « est la forme la plus terrifiante que l'Esprit qui meut l'univers ait jamais imprimé à la vie³³ » ? Ce constat que l'idée prime sur la matière est difficile à réconcilier avec le vitalisme nietzschéen de Jünger, c'est-à-dire avec son affirmation de la volonté de puissance. Lorsqu'il écrit que « l'être humain se sait réceptacle de valeurs éternelles et indestructibles³⁴ », la seule définition qu'il donne de telles valeurs est ce fait que « la matière n'est rien et que l'esprit est tout » : il va d'ailleurs jusqu'à écrire que la grandeur humaine repose entièrement sur l'idée selon laquelle « l'esprit est tout³⁵ ». Ce qui acquiert la plus haute valeur, selon Jünger, c'est l'idée : l'idée est supérieure à la personne, et voilà ce que le soldat vient confirmer, lui qui marche « sciemment à la rencontre de la mort³⁶ ». En cherchant à retrouver « l'idéal dans le réel », même dans les

³² Cf. Nietzsche, « Nous autres hommes sans crainte » (1887), livre V du *Gai savoir*, § 349 : « l'impulsion vitale [...], de sa nature, aspire à une *extension de puissance* et par là même souvent met en cause et sacrifie la conservation de soi » (trad. P. Klossowski, éd. Colli-Montinari, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1997, p. 247-248). Cf. aussi *Par-delà bien et mal* (1886), I, § 13 : « Un être vivant veut avant tout *déployer* sa force. La vie même est volonté de puissance, et l'instinct de conservation n'en est qu'une *conséquence* indirecte » (trad. C. Heim, éd. Colli-Montinari, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1996, p. 32).

³³ GEI, p. 163.

³⁴ GEI, p. 92.

³⁵ GEI, p. 104 : Jünger souligne « cette seule idée qui convienne à des hommes : que la matière n'est rien et que l'esprit est tout, cette idée sur laquelle repose tout entière la grandeur humaine ».

³⁶ GEI, p. 92.

situations-limites que présente une réalité où chaque instant peut être mortel, Ernst Jünger se ferait-il l'héritier de Goethe? L'on peut en effet voir dans ses écrits de guerre une trace de la sagesse goethéenne qui, contre les Romantiques, refusait de déprécier le réel et le quotidien afin de « reconnaître que chaque instant présent n'est pas trivial, qu'il est nécessaire d'en découvrir la richesse et la valeur, de déceler en lui la présence de l'idéal³⁷ ». Or comment concilier cette idée romantique avec le fond résolument nietzschéen de l'expérience intérieure fondamentale d'Ernst Jünger?

Il convient ici de rappeler une dimension du nietzschéisme du jeune essayiste dont la pensée, dans l'essai de 1922 et ailleurs³⁸, est à la fois purgation et effort de conceptualisation. Pour Ernst Jünger, la guerre fut la révélation du fait que la nature profonde et intime de l'être humain est *combat*. « [L]a vie est radicalement guerrière³⁹ », affirme-t-il en 1929. La vie est une lutte pour la survie, l'existence est donc toujours un combat. Par suite, la guerre est un état normal et constant plutôt qu'un moment d'exception. Or, cette perspective est bien nietzschéenne. Nietzsche croyait que la cruauté et la violence caractérisent le politique, mais qu'elles définissent d'abord et avant tout la vie comme telle : « Chaque instant dévore le précédent, chaque naissance est la mort d'êtres innombrables. La procréation, la vie et le meurtre sont une seule et même chose⁴⁰ ». Pour le philosophe, la cruauté précède le politique — ce qui l'amène à décrire l'état de nature comme *bellum omnium contra omnes*⁴¹. La guerre permet donc de voir l'être humain tel qu'il a toujours été et qu'il sera toujours : l'homme primitif, l'homme-bête qui est

³⁷ Les deux dernières citations proviennent de Pierre Hadot, *N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels* (Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque idées, 2008), p. 25-26 (Hadot renvoie aux *Conversations avec Eckermann*, 10 avril 1829).

³⁸ Notamment dans son journal de guerre *Orages d'acier*, mais aussi dans ses autres essais sur la Première Guerre mondiale.

³⁹ Ernst Jünger, *Le cœur aventureux. Notes prises de jour et de nuit*, 1929 (trad. J. Hervier, Paris, Gallimard, coll. Du monde entier, 1995), p. 51.

⁴⁰ Nietzsche, « L'État chez les Grecs », *op. cit.*, p. 184.

⁴¹ Cf. *ibid.*, p. 187.

« totalement effréné dans le déchaînement des instincts⁴² » quand la vie en lui est rappelée à ses fonctions primitives. En somme, la guerre permet de voir « la lutte pour l'existence dans toute sa nudité », une lutte que remporte nécessairement le plus fort qui fonce alors « plus avant dans la vie⁴³ ». Mais toujours, c'est la vie « dans sa vigueur éternelle⁴⁴ » qui remporte la victoire, et non l'individu. Le soldat lui-même est perdant d'avance — mais il poursuit néanmoins le combat.

La guerre ne fait donc pas découvrir quelque chose de plus élevé que ce que le vernis civilisé nous donne à voir comme étant l'existence. Bien au contraire, la guerre révèle quelque chose de plus profond, de plus enfoui. C'est ce fond intime de l'être humain — tissé de combat pour l'extension de la puissance, de lutte pour la vie, d'égoïsme, de cruauté, de souffrance, d'horreur et finalement d'absurdité —, c'est ce fond tragique qui est le véritable visage de l'être. Or, l'expérience du soldat des tranchées est la mieux à même de donner lieu à cette prise de conscience, puisque le soldat des tranchées est un combattant *de tous les instants*. C'est parce qu'il a été un « journalier de la mort⁴⁵ », que Jünger a pu voir la lutte infinie qui se joue en l'homme. Cette découverte, cette profonde expérience intérieure, peut permettre à l'individu d'atteindre des sommets de l'existence humaine : la découverte du fond de l'existence peut mener à la grandeur. Voilà encore une dimension nietzschéenne de la pensée de Jünger. Nietzsche écrivait en 1886 : « nous croyons que la dureté, la violence, l'esclavage, le danger dans la rue et dans les cœurs, le secret, le stoïcisme, la tentation et les diableries de toutes sortes, que tout ce qui est mauvais, terrible, tyrannique en l'homme, ce qui tient en lui du fauve et du serpent, sert aussi bien l'élévation de l'espèce "homme" que son contraire⁴⁶ ». Fondées sur la découverte de l'horreur primordiale, la bravoure et le réalisme héroïque, d'après Jünger, sont ainsi des expressions du savoir profond qu'entraîne

⁴² GEI, p. 38.

⁴³ GEI, p. 39.

⁴⁴ GEI, p. 69.

⁴⁵ GEI, p. 60.

⁴⁶ Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, II, § 44 (*op. cit.*), p. 60-61.

l'expérience du combat⁴⁷. Or, c'est ici que Jünger fait un saut vers l'idéalisme. Selon lui, la bravoure exprime le primat de l'idée ou de l'esprit sur la matière, car seule cette connaissance permet de faire face à la mort. Le héros est celui qui *comprend* qu'à travers lui, c'est l'idée ou l'esprit qui s'exprime — le héros comprend qu'il n'est lui-même qu'un matériel « que l'idée, sans qu'[il] le sach[e], consume pour atteindre ses buts⁴⁸ ». Tout soldat n'est pas un héros, mais seul celui qui a fait l'expérience intérieure du combat peut devenir un héros. Jünger présente un portrait très éloquent du héros : « c'est la nature même du héros que l'idée l'entraîne au-delà de tous les obstacles matériels. Nous ressentons la peur parce que nous sommes des êtres périssables, mais si l'impérissable triomphe de cette peur en nous, nous pouvons en être fiers. » Cette réflexion sur la prise de conscience qu'a le héros d'être mû par l'esprit ou l'idée, Jünger la conclut alors ainsi : « On voit que nous sommes vraiment liés à la vie, et pas seulement à l'existence⁴⁹. » Voilà qui est révélateur quant au composé complexe qui fait le propre de la pensée jüngerienne sous Weimar.

Cette distinction entre vie et existence mérite notre attention. On aura compris que l'*existence* réfère à cet état d'hibernation que décrivait Anaïs Nin, c'est-à-dire à une quotidienneté que vient briser l'expérience de la guerre⁵⁰. Quant à la *vie*, elle semble revêtir pour Jünger le même caractère que pour Nietzsche. C'est d'ailleurs par une description nietzschéenne de la vie en elle-même que se terminent les réflexions de Jünger dans *La guerre comme expérience intérieure* :

« La voici qui prend son cours devant nous, la vie telle qu'en elle-même, la forte tension, la volonté de lutte et de puissance dans les formes de notre temps, dans la forme qui nous est propre. Devant ce flot énorme qui roule sans discontinuer vers le combat,

⁴⁷ Cf. GEI, p. 91-92 : « La bravoure n'est jamais que l'expression d'un savoir ancré au plus profond des consciences : l'être humain se sait réceptacle de valeurs éternelles et indestructibles. »

⁴⁸ GEI, p. 133.

⁴⁹ Les deux dernières citations proviennent de GEI, p. 145.

⁵⁰ Quant à Anaïs Nin, c'est la lecture de l'œuvre du romancier anglais D. H. Lawrence qui l'aura « réveillée » (cf. A. Nin, *op. cit.*, p. 21).

toutes les œuvres s'annihilent, tous les concepts sonnent creux lorsque se manifeste l'élémentaire, la colossale énergie qui toujours fut et toujours sera, lors même que depuis longtemps auront disparu les humains, et les guerres avec eux⁵¹. »

Ce qui est proprement jüngérien dans cette description d'inspiration nietzschéenne, c'est de représenter cette vie comme *idée*, ou comme esprit — c'est-à-dire d'idéaliser la vie ou de la couper de son incarnation véritable dans la matière en lutte. Un passage est à cet effet significatif : Jünger écrit succinctement qu'« un jour, tôt ou tard, on reconnaît que le devenir est au-dessus de la vie⁵². » Voilà peut-être la clef permettant de comprendre l'idéalisme de Jünger, qui l'éloigne finalement de Nietzsche. En effet, l'on peut interpréter cette phrase ainsi : selon Jünger, ce qui est au-delà de la vie, c'est-à-dire ce qui est au-dessus de l'impulsion vitale d'extension de puissance, incarnée en toute chose vivante, c'est la *compréhension* que cette lutte est éternelle et que la vie est donc une incessante création-destruction. Car de dire que le *devenir* est au-dessus de la vie, et que grâce à une expérience intérieure fondamentale, l'on vient éventuellement à le reconnaître, qu'est-ce sinon affirmer la préséance de la compréhension tout humaine de la vie comme éternelle croissance et extension de la puissance ? Le devenir n'est pas inscrit dans les choses mêmes, mais plutôt dans la structure épistémologique humaine, dont l'homme ne peut jamais sortir afin de vérifier s'il y a des choses en soi. Par delà la vie, il y a donc la conscience réaliste du héros — ainsi chez Jünger le niveau épistémologique (et donc le niveau anthropologique) trouve-t-il préséance sur toute hypothèse ontologique.

Pour résumer, Jünger conçoit que l'expérience fondamentale de la guerre permet de comprendre ce en quoi consiste la vie, comme combat et éternelle extension de la puissance. Cette compréhension, cette reconnaissance du devenir, c'est la manifestation de « l'idée ». Paradoxalement, c'est donc la guerre qui offre le moment propice à la contemplation philosophique. Si l'on comprend le devenir comme la reconnaissance, par l'être

⁵¹ GEI, p. 164.

⁵² GEI, p. 142.

humain, que la vie est volonté de puissance, et si c'est cette reconnaissance qui est la chose la plus haute que puisse atteindre l'esprit humain, alors, écrit Jünger, « [t]ous les buts sont passagers, le mouvement seul est éternel, qui ne cesse de susciter des spectacles splendides et impitoyables⁵³. » De cette affirmation découle un possible éthique que Jünger ne cherche nullement à éviter. Il écrit en effet que « [l]a cause n'y fait rien, tout est dans la conviction⁵⁴ ». S'il n'y a qu'un mouvement partout présent en tout, toute cause véhicule finalement toujours un seul et même but, qui est l'affirmation et l'extension de la puissance. L'important est donc la *conviction* de l'agent humain, c'est-à-dire la compréhension finale que l'individu a des forces à la fois « vitales » et « spirituelles » qui guident son action.

Ce constat implique deux conclusions propres à la pensée jüngérienne des années d'entre-guerres : d'une part, qu'il importe peu de mourir pour une erreur, du moment que l'on soit mort par conviction, puisque la conviction est le critère de l'authenticité⁵⁵; d'autre part, que « tous les moyens de l'esprit et de la violence, y compris le lance-flammes et les gaz de combats⁵⁶ », sont justifiés pour mener une action guidée par une conviction profonde. Mais une troisième affirmation semble être la plus importante pour Jünger — et c'est d'ailleurs sur elle que se clôt son ouvrage de 1922 —, à savoir que l'expérience intime de la vie comme guerre est l'expérience la plus haute, car elle est la plus profondément liée à l'être, c'est-à-dire à la vie comme création-destruction. Selon Jünger, le soldat qui est sorti indemne de la Première Guerre mondiale avec cette expérience du mouvement supérieur de la vie en lui est un individu qui a eu la possibilité de vivre l'une des expériences les plus intimes qu'il soit donné à l'être humain de faire. Cette expérience — comme Walter Benjamin l'avait aussitôt remarqué avec inquiétude — est essentiellement *esthétique* : c'est une contemplation qui ne peut qu'acquiescer devant « le

⁵³ GEI, p. 164.

⁵⁴ GEI, p. 160.

⁵⁵ Cf. GEI, p. 160.

⁵⁶ GEI, p. 142.

tournoiement de la vie⁵⁷ » dans lequel l'individu humain est intriqué. Jünger souligne le caractère rare et précieux de cette expérience, lorsqu'il écrit : « S'abîmer dans l'inutilité sublime [du mouvement éternel] comme on le fait dans une œuvre d'art ou dans le ciel étoilé, voilà qui n'est accordé qu'à peu d'entre nous⁵⁸. » Cette expérience de la vie revêt pour lui une valeur suprême⁵⁹. Dès lors que l'individu se détache de son Moi pour se fondre dans « l'éternel grand tout⁶⁰ » auquel il appartient et qui le meut, que lui importe la mort, que lui importe toute cause? L'on pourrait être tenté d'ajouter : que lui importe l'action? Cette question rejoindrait d'ailleurs les préoccupations de Nietzsche dans *La naissance de la tragédie*, qui mettait en garde contre les états d'extase dionysiaque qui, de par la communion qu'ils entraînent avec l'être ou l'Un originnaire, peuvent anéantir en l'individu toute envie de l'action⁶¹. Mais chez le jeune Jünger, l'action ne semble jamais menacée par le nihilisme — et comment pourrait-elle l'être, puisque même l'action individuelle la plus meurtrière, à savoir l'enthousiasme du soldat courant à sa propre mort, est comprise par Jünger comme le signe le plus haut de la dimension spirituelle de la vie humaine? Le héros jüngérien ne peut être passivement nihiliste s'il est par définition cet homme animé d'une conviction, conscient qu'il est d'être mû par une idée. La solution à la dégénérescence bourgeoise, selon Jünger, est le dynamisme⁶². Le réalisme héroïque définit le combat comme l'action primordiale, et la contemplation du mouvement combatif de la vie comme l'acte esthétique essentiel.

⁵⁷ GEI, p. 70.

⁵⁸ GEI, p. 164.

⁵⁹ Cf. GEI, p. 92.

⁶⁰ GEI, p. 70.

⁶¹ Cf. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, 1872 (trad. M. Haar, P. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, éd. Colli-Montinari, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1997), par exemple les § 7, p. 55; § 1, p. 30; et § 21, p. 155.

⁶² Cf. D. Ohana, *op. cit.*, p. 275.

La baïonnette, la plume, le marteau — et le rameau

Par son mélange particulier d'idéalisme et de nietzschéisme, Ernst Jünger a assurément contemplé l'une des alternatives fondamentales de la philosophie, qui avait aussi accaparé Nietzsche : l'alternative entre une philosophie esthétique (tournée vers la contemplation) et une philosophie pratique (tournée vers l'action). Le jeune Jünger à la baïonnette sera devenu sous la république de Weimar un rude mais talentueux manieur de la plume, un talent qu'il aura choisi de mettre à la contribution d'un appel à l'action dans le sens du réalisme héroïque, d'un réveil spirituel de l'Allemagne et de la préparation de l'« époque toute nouvelle⁶³ » qui selon lui se dessinait après la Grande Guerre. Par suite, l'homme à la plume aura tôt fait d'en appeler à l'homme au marteau, c'est-à-dire au Travailleur comme incarnation de l'esprit du temps, la seule figure humaine pouvant donner un sens au monde de la technique⁶⁴.

Selon Jünger, l'être humain n'est pas menacé d'inertie, puisqu'il est toujours et déjà à fond impliqué dans l'action. Ce que la pensée jüngérienne menace de court-circuiter, ce serait donc plutôt l'éthique entendue autrement que comme acquiescement héroïque à la supposée « beauté » du « vouloir enflammé du sang⁶⁵ ». Pour Jünger, « [l]a folie et le monde ne font qu'un⁶⁶ » : aussi considère-t-il tout effort pour vouloir rationaliser le monde comme étant au mieux naïf et au pire, voué aux mêmes échecs que les efforts en vue de vivre cette folie à plein régime. Pour le Jünger de l'entre-deux-guerres, le politique, entendu comme effort d'instaurer une durée et une stabilité dans le vivre-ensemble humain, est chose impossible. Ce qui *est*, c'est le combat, la lutte, la destruction, le chaos, le désordre, qui traduisent l'impulsion vitale fondamentale comme éternelle expansion de la puissance. Et ce qui *doit être*, c'est la compréhension esthétique individuelle de ce mouvement

⁶³ GEI, p. 163.

⁶⁴ Cf. E. Jünger, *Le Travailleur*, 1932 (trad. J. Hervier, Paris, Christian Bourgois, coll. Choix essais, 1994).

⁶⁵ GEI, p. 164.

⁶⁶ GEI, p. 160.

destructeur de la vie, dans la conscience réaliste du héros. Tout équilibre des forces est illusoire : voilà ce que sait le réaliste héroïque. Il sait aussi que la vie, en lui comme partout, n'est qu'une volonté d'accroissement de la puissance. De par cette philosophie qui découle du vitalisme nietzschéen et de l'expérience fondamentale du soldat du front pendant la Grande Guerre, le héros jüngerien en vient à lancer des appels au combat, à la guerre totale, à la guerre continuelle — puisque la guerre est le déclencheur et la condition de possibilité de la contemplation philosophique.

Cette voie dangereuse prise par une certaine réception de la pensée nietzschéenne a été critiquée au XX^e siècle. L'esthétisation du combat et la mystique de la guerre qui peut prendre sur soi de justifier les pires atrocités, Walter Benjamin les a rapidement condamnées. En réponse aux thèses du jeune Jünger, Benjamin écrivait en 1930 : « nous n'admettrons pas que vienne nous parler de la guerre celui qui ne connaît rien d'autre que la guerre. Radicaux à notre manière, nous demanderons : D'où venez-vous? Et que savez-vous de la paix⁶⁷? » Il semble que l'officier Jünger aura finalement entendu l'appel de Benjamin. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il publiait un essai par lequel il tournait finalement la page de la Révolution conservatrice et de l'appel au combat : *La paix*⁶⁸.

⁶⁷ W. Benjamin, *op.cit.*, p. 209.

⁶⁸ Rédigé à Paris en 1943, cet essai fut édité à trois reprises en Allemagne en 1945, mais empêché de diffusion et saisi par les autorités. Il put paraître en 1946 à Amsterdam, avant d'être publié en France en 1948 (trad. B. et A. Petitjean, Paris, Table ronde), puis enfin en Allemagne, en 1949.